

EXTRAIT

Solferino :

Chronique de la rencontre d'un homme avec l'Histoire

Au Congrès de Vienne, les vainqueurs de Napoléon Ier avaient redessiné les frontières de l'Europe à leur profit. Ce fut notamment le cas de l'Autriche qui, à partir de 1815, domina l'Allemagne qu'elle avait subtilement divisée pour en régenter la poussière d'États. L'empire austro-hongrois avait agi de même en l'Italie, où les populations asservies se transformèrent bientôt en mouvements nationaux liés par une histoire commune, et par le désir de fédérer leur langue et leur culture.

En 1821, ces aspirations libérales furent écrasées dans le sang par le chancelier Metternich, jusqu'à ce qu'un quart de siècle plus tard « le printemps des peuples », né de la révolution de 1848 en France, gagne la péninsule.

Or, si cette deuxième tentative plia sous la répression, elle s'était constitué un noyau de résistance que le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II, sut entretenir dans l'idée d'une victoire prochaine.

Cavour, Premier Ministre d'un royaume en passe de croiser le fer avec l'empereur François-Joseph, se rapprocha de la France dont le neveu de Napoléon Ier venait de se faire couronner à la suite d'un coup d'État. Fin stratège politique, Cavour, depuis longtemps déjà, tissait toutes sortes de relations avec des partenaires qu'il jugeait opportun d'entretenir en vue d'un affrontement militaire avec l'Autriche. C'est ainsi qu'en 1858, l'homme fort de Victor-Emmanuel se rendait en Suisse, auprès de sa famille genevoise¹, afin d'y rencontrer des personnalités susceptibles de soutenir l'unité italienne qui était en gestation. Car le royaume de Piémont-Sardaigne n'avait pas les moyens d'entreprendre une guerre décisive contre les armées autrichiennes, qui occupaient alors la Lombardie et la Vénétie. C'est ainsi que le 20 juillet 1858, à Plombières, Napoléon III promit secrètement à Cavour l'aide militaire et diplomatique de la France. Le ministre plénipotentiaire de Victor-Emmanuel, qui était selon Nicolas Bouvier, « l'un des manœuvriers les plus subtils d'Europe depuis Richelieu² », consentait en échange à concéder Nice et la Savoie. Mais en cas de succès seulement, lorsque l'Italie aurait bouté l'Autrichien hors de ses frontières légitimes.

Le 3 mai 1859, après que François-Joseph eut provoqué Victor-Emmanuel en lui imposant de désarmer les rebelles dans son royaume sous trois jours, la France déclarait la guerre aux Austro-hongrois.

Le 10 mai, Napoléon III quitta Paris à la tête de ses troupes sous les applaudissements de la population. Deux jours plus tard, le train débarquait les armées impériales à Gênes et, le 14, l'empereur prenait le commandement des armées alliées au camp d'Alexandrie.

La première confrontation militaire eut lieu à Montebello les 20 et 21 mai. Et tandis que les chasseurs des Alpes passaient en Lombardie pour attaquer les avant-postes autrichiens, l'armée

¹. Fils d'une patricienne genevoise, il était également l'ami de Daniel Colladon, oncle maternel d'Henry Dunant.

². « L'Année 1859 », in *Aux sources de l'idée Croix-Rouge* : actes du voyage d'études à Solferino, à san Martino, à Castiglione et à Cavriana, les 6-8 mai 1983, publiés par Roger Durand, Genève, Société Henry-Dunant et Musée international de la Croix-Rouge, 1989.

de Victor-Emmanuel s'emparait de Palestre. Dix jours plus tard, forts de ces premiers succès, les Français franchissaient le Tessin, rivière symbolique dans cette marche vers une victoire annoncée.

Après un rapide succès à Turbigo, le premier véritable affrontement eut lieu à Magenta le 4 juin. La bataille, au vu de la mauvaise préparation de l'armée française, faillit tourner à la débâcle et l'empereur manqua d'être fait prisonnier. Mais ce fut néanmoins sur une victoire du général Mac-Mahon, que Napoléon III put triomphalement annoncer son arrivée prochaine à Milan, que les Autrichiens s'empressèrent d'évacuer.

Le 9 juin, le conseil communal de la ville votait aussitôt son annexion au royaume de Piémont-Sardaigne.

En Suisse, pendant ce temps, l'inquiétude allait grandissant, car la guerre était aux frontières. Et comme on pariait ici sur une victoire des alliés, toute résistance autrichienne inquiétait immédiatement la population.

En outre, du fait que la Suisse demeurait au service du Pape, dont les États ne rentraient pas dans les projets d'unité nationale, on craignait que l'Italie juge la politique de la Confédération hostile à son projet. Echauffés par cette mauvaise interprétation de l'Histoire, les patriotes italiens publièrent une proclamation qui fut placardée dans tout le nord du pays, invitant la population du canton du Tessin, limitrophe et de langue italienne, à rejoindre la révolution.

Berne se tenait prête contre toute violation de son territoire, même si le commandant en chef de l'armée ne parlait que de neutralité, en rappelant sans cesse à ses belliqueux voisins le principe inébranlable qui gérait la politique extérieure de la Suisse.

Conscients des bienfaits et des dangers de cette situation, les Suisses se préoccupèrent plus particulièrement du sort des troupes que cette guerre décimait sur le terrain. Plus que toute autre, la cité de Calvin fut l'une des premières à se mobiliser pour venir en aide aux blessés, que la presse chiffrait déjà par dizaines de milliers dans les deux camps.

En France, pourtant, quelque temps auparavant, alors que ces mêmes soldats partaient pour le front, l'opinion, dans sa grande majorité, soutenait l'idée de prêter main forte à la réalisation de l'unité italienne. Sans en mesurer le prix en termes de souffrance humaine, on jugeait cette campagne digne de l'esprit de la Révolution. De voir partir ses soldats la fleur au fusil rendait optimiste une population fière de ses traditions. « La bataille de Magenta porta cet enthousiasme jusqu'au délire, écrit Alfred Duquet dans une publication populaire datant de la fin du XIX^e siècle, et l'empereur ne fit que ratifier l'acclamation universelle³. »

La correspondance que les observateurs suisses, envoyés par leurs autorités, adressaient à ces dernières à la suite de la bataille du 4 juin, donnent un aperçu de la brutalité des combats. La visite qu'ils firent aux hôpitaux civils où étaient amenés les soldats blessés en dit long sur les ravages occasionnés : les rapports témoignent notamment du fort taux de mortalité qui régnait dans ces établissements. Un certain Georges Appia, que ce constat mortifiait, écrivait à son frère Louis, médecin et membre de la Société genevoise d'utilité publique, afin qu'il organise une collecte de charpie et de pansements.

Partout en Europe, les journaux rendaient quotidiennement compte des développements de la guerre et de ses retombées diplomatiques. Mais à Genève plus qu'ailleurs, on s'intéressait au sort des soldats qui tombaient sous la mitraille. Aussi, quelques jours après avoir été contacté par son frère, le docteur Appia lançait-il cet appel dans la presse : « Dans ce moment où tous les yeux se dirigent du côté du Piémont et où chaque matin l'on court à la feuille du jour dans l'attente d'une bataille, n'est-il pas naturel que nous manifestations aussi notre intérêt d'une manière efficace, en contribuant pour notre part au soulagement des blessés⁴ ? » Du vieux linge, de la toile neuve, du coton et de la charpie, demandait-il à ses concitoyens, « parce qu'à la guerre il n'y en a jamais assez. » Ce fils de pasteur qui avait fait ses armes de médecin pendant la révolution de 1848 à Paris, précisait dans sa demande qu'on lui déposât devant son domicile des

³. *La Bataille de Solferino*, Paris, Henri Gautier, s.d., Collection Bibliothèque de souvenirs & récits militaires, n° 22.

⁴. *Journal de Genève* du 13 mai 1859.

compresses aux dimensions réclamées par les services de santé, qu'il se chargerait d'emporter lui-même en Italie. Toute la population répondit aux exhortations de Louis Appia. Mais ce furent les femmes qui se mobilisèrent avant tout, récoltant deux tonnes de dons destinés à la campagne d'Italie, sans distinction de camp.

Pendant ce temps, Henry Dunant caracolait à travers les Apennins dans l'espoir de croiser la route de l'empereur afin de lui demander audience. Son but était alors d'obtenir des terres arables de l'administration coloniale, au bénéfice de la minoterie qu'il avait installée en Algérie. Ayant loué fort cher les services d'un cocher qui menaçait à chaque lieue d'interrompre le voyage en raison des risques encourus par le passage des armées, il n'obtenait satisfaction qu'en déliant sa bourse. Et comme le canon tonnait chaque jour un peu plus, il dépensa une fortune pour se rapprocher du cœur de la bataille.

Jusqu'à ce qu'un soir, tandis que sa voiture entrait à Pontremoli, Dunant crut apercevoir le général de Beaufort...

« Je fis arrêter la voiture et traversai la place afin de m'assurer qu'il s'agissait bien du marquis de Beaufort-d'Hautpoul, que je connaissais bien », racontera-t-il plus tard.

Le commandant du cinquième corps de l'armée française faisait effectivement halte à Pontremoli. Entouré de ses généraux, quelle ne fut donc pas sa surprise d'y rencontrer le jeune colon genevois pour lequel il s'était plusieurs fois entremis à la cour.

Le visage marqué par la fatigue, Dunant portait un costume blanc que le voyage avait passablement défraîchi. Il s'épousseta devant le général, avant de lui demander des nouvelles des combats et de Monsieur de Mac-Mahon qu'il avait connu en Algérie. Beaufort le renseigna donc sur les victoires que la France et son allié le royaume de Piémont-Sardaigne venaient de remporter.

« Je lui demandais surtout s'il y avait beaucoup de morts et de blessés, précise Henry Dunant, car on disait que cette guerre était extrêmement meurtrière. »

Beaufort ne lui cacha pas que beaucoup de ses hommes étaient tombés sous les balles des Autrichiens, mais que de leur côté ils n'avaient pas fait quartier de leurs ennemis !

C'est donc muni d'une lettre de recommandation signée du général qu'il a repris la route sans prendre le temps de se restaurer. Car le marquis de Beaufort l'avait instruit de l'imminence d'une bataille aux abords de Solferino, à quelques lieues au sud de Brescia. « Si vous voulez rencontrer Sa Majesté l'Empereur, lui avait-il confié, c'est là qu'il faut vous rendre ! » C'est ainsi que la nuit-même, après avoir une nouvelle fois grassement payé mon cocher, il prit la route en direction du lac de Garde.

« Pour trouver ce mystérieux cinquième corps d'armée, je fus obligé de faire de nombreux zigzags. Mais j'eus la main heureuse. Je dois dire que la lettre qui m'avait été remise pour le maréchal de Mac-Mahon me donnait une confiance extrême, note Henry Dunant dans ses mémoires. Mais ce n'était que le commencement. Je fus ensuite obligé de prendre tantôt la diligence, tantôt une petite voiture, tantôt une chaise de poste ou un cabriolet, pour effectuer ce voyage. Il fallait prendre ce que l'on trouvait, les chemins de fer ne fonctionnant plus dans un moment si troublé. En outre, il y avait des inondations qui m'obligeaient, par endroits, à descendre de voiture pour aider à franchir les obstacles du terrain... »

S'il appuie longuement sur ce passage, c'est afin de bien montrer que rien ne pouvait le détourner de son but : comme si quelque force invisible le poussait vers son destin. Car c'est cela qu'il cherche à démontrer désormais, cette idée qu'à toute force il tente de diffuser. Fût-ce au prix de quelques mensonges, comme celui-ci qu'il assène sans vergogne :

« Il est faux que je voyageais en Italie pour des affaires, comme l'a dit un journal, lancera-t-il impunément, comme il est également faux que j'eusse obtenu un laissez-passer des autorités civiles et militaires ! »

Ainsi, tel un baume sur une blessure mal cicatrisée, Dunant s'était-il forgé cet alibi qu'il essaiera d'imposer à l'Histoire.

Dans les jours qui précédèrent la bataille de Solferino, les prémices de l'unité italienne firent couler beaucoup d'encre, notamment sur la Vénétie que l'on voyait déjà passer dans le giron des insurgés. À cela s'ajoutaient les tensions internationales inhérentes à la mobilisation des grandes puissances que cette perspective rendait nerveuses. Après que la Prusse eut appelé six corps d'armée sous les drapeaux, le correspondant de la *Revue de Genève* écrivait en date du 15 juin : « Maintenant, la situation semble se dessiner, et, s'il faut en croire les informations que je juge assez sûres, la guerre pourrait éclater avant peu sur les bords du Rhin. »

Depuis trois jours, en effet, les troupes franco-piémontaises avaient repris leur marche à la rencontre des Autrichiens. Rejoignant Bergame et Brescia, elles franchirent l'Oglio le 16 juin pour enfin camper devant Chiese le 21, où la campagne d'Italie était prête à se jouer sur une seule bataille.

« Si cet affrontement devait être décisif, relève Henry Dunant, il promettait aussi mille morts aux braves soldats qui, quelques semaines plus tôt, avaient joyeusement quitté leurs foyers pour défendre la liberté ! »

Capitaine à l'état-major de Napoléon III, le marquis de La Tour du Pin La Charce déclarait alors que c'était une fête que d'aller batailler au-delà des Alpes : « On pensait si peu dans ce temps-là et à l'âge que j'avais alors, écrit-il dans ses souvenirs, et l'on sait toujours si peu pourquoi l'on se bat ! D'ailleurs cela ne regarde pas le soldat, qui a bien assez à songer à se débrouiller pour se faire finalement casser la tête par l'ennemi, sans se l'être cassée d'avance à chercher d'où vient qu'il y a un ennemi⁵. »

« Nous affronterons avec ardeur les épreuves les plus ardues, déjà commencées pour nous ; nous serons disciplinés et soumis au règlement dans l'exécution desquels vous me trouverez inflexible, et le jour de la bataille, nous ne souffrirons pas que les braves soient plus braves que nous⁶. » Ces propos tenus par le général Trochu aux premières heures de la guerre auguraient de ce qui attendait la troupe en Italie : on leur demandait de vaincre ou de mourir... et c'était, tous soldats confondus, ce qu'il adviendrait des dizaines de milliers d'hommes que la France, le Piémont-Sardaigne et l'Autriche avaient engagés dans le conflit. Et Trochu de préciser que la victoire suppose également le respect de l'adversaire et des populations civiles : « De cette manière, dit-il, nos efforts seront honorables et Dieu les bénira. »

Honorables !

« Non !, s'exclamera Henry Dunant : la guerre n'est pas honorable quoi qu'on en dise. Et Dieu ne la cautionne pas, même si les pères de l'Église en justifiaient parfois l'usage. »

La guerre...

Contrairement à ce que l'on pensait volontiers à l'époque de la campagne d'Italie, à savoir qu'en abrégant une existence on ne faisait que la soustraire à des destinées malheureuses⁷, Dunant juge qu'elle fait seulement le malheur de l'homme et qu'il faut à tout prix l'éradiquer de la conscience de l'humanité.

Néanmoins, ce 24 juin 1859, le but du colon genevois était de rencontrer Napoléon III pour lui remettre en main propre un memorandum sur les difficultés de sa société.

Le lendemain, Dunant était encore en chemin, à travers collines et marécages, lorsqu'il croisa les premières colonnes de blessés revenant de Solferino. Contrairement à ce que le général Beaufort lui avait conseillé, il n'avait pas assisté à la bataille, comme les civils avaient coutume de le faire du haut des belvédères qui environnent le théâtre des opérations.

Le canon, qu'il avait entendu tonner durant toute la journée de la veille, avait certes conduit ses pas vers l'empereur, mais lorsqu'il était arrivé sur les lieux la cause était entendue : les Autrichiens avaient reculé de leurs positions et les alliés s'étaient emparé de la tour symbolique de Solferino. Quatre villages et tout le sud du lac de Garde avaient été mis à feu et à sang, si

⁵. Feuilletts de la vie militaire sous le Second Empire (1855-1870), Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912.

⁶. Cité par Denis de Rougemont dans Henry Dunant, *Un souvenir de Solferino*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1986, collection Poche Suisse, n° 54.

⁷ Marquis de La Tour du Pin La Charce, *Feuilletts de la vie militaire sous le Second empire [...]*, *op. cit.*

bien que les routes environnantes n'étaient plus qu'une longue procession de plaintes et de gémissements.

« Le champ de bataille est jonché de cadavres d'hommes et de chevaux, écrira-t-il dans *Un souvenir de Solferino* en 1862. Ils sont comme semés sur les routes, dans les fossés, les ravins, les buissons, les prés, surtout aux abords du village de Solferino. Les récoltes sont ravagées, les blés foulés aux pieds, les haies renversées, les vergers détruits. De loin en loin, on rencontre des mares de sang. Les villages sont déserts ; ils portent les traces de la mousqueterie, des bombes, des grenades, des obus. Les maisons, dont les murs sont percés par des boulets qui ont ouvert de larges brèches, sont ébranlés, ruinés. Les habitants, qui pour la plupart ont passé près de vingt heures réfugiés dans les caves, sans lumière et sans vivres, commencent à en sortir. L'air de stupeur de ces pauvres paysans témoigne du long effroi qu'ils ont éprouvé. Le sol est couvert de débris de toutes sortes, de tronçons d'armes, d'objets d'équipement, de vêtements souillés de sang. »

Ce qui l'a tout de suite frappé au milieu de ce théâtre de désolation matérielle, c'est l'immense détresse des hommes : ces malheureux blessés qu'on avait relevés tout au long de la journée, plus pâles que leurs camarades saisis par la mort en pleine jeunesse. Ceux qui avaient été grièvement atteints avaient le regard hébété. Paraissant ne rien comprendre à ce qu'on leur disait, ils attachaient des yeux hagards sur ceux qui leur portaient secours. Les autres, dans un état d'ébranlement nerveux très grave, étaient agités d'un tremblement convulsif.

Mérimée⁸ parla quant à lui de « spectacle » inutile et désastreux.

La bataille de Solferino n'a pas été de celles que l'on grave dans le marbre. Même si, aux premières heures du 24 juin 1859, les deux armées impériales ne doutaient pas de l'importance de l'affrontement. Face aux cent soixante-dix mille hommes de l'alliance franco-piémontaise, les Autrichiens alignaient vingt mille soldats de moins, qu'ils compensaient avec une puissance de feu supérieure de près de cent cinquante canons. La cavalerie était également plus nombreuse du côté des forces d'occupation étrangères.

Le ciel était sans nuage et la température éprouvante de cet été torride avait laissé des stigmates sur les combattants : déjà fatigués par les marches forcées et les batailles des semaines précédentes, la plupart d'entre eux avaient abandonné leurs charges dans lesquelles se trouvaient notamment leur subsistance de campagne.

Longtemps, de part et d'autre, ils attendirent les ordres pour partir à l'assaut d'une ligne qui s'étalait sur seize kilomètres, entre San Martino et Medole. Au centre de ce front se trouvait la colline de Solferino flanquée de la « Spia d'Italia », une tour carrée du XIII^e siècle, haute de vingt-trois mètres, juchée sur une colline au-dessus du village, et de laquelle on dominait toute la plaine. S'en emparer prenait des allures de victoire et c'est en direction de cet amer que convergèrent l'essentiel des troupes.

Lorsqu'à seize heures un orage éclata.

Jusque-là, Français et Piémontais avaient réussi à isoler une partie des troupes autrichiennes, de manière à s'approcher de Solferino. C'est aux alentours de midi qu'eut lieu l'assaut de la colline, puis celui de la tour une fois que le village lui-même fut tombé. Il est impossible de raconter les péripéties d'une bataille qui a duré une journée entière, qui a vu le choc de près de trois cent cinquante mille hommes se prolonger sur un espace de plus de six lieues, « il est impossible, rapporte Alfred Duquet, de faire le récit technique de cette bataille, sans se reporter, d'heure en heure, de place en place, d'engagement en engagement, aux différentes phases de la lutte⁹ ». Néanmoins, pour en mesurer « les affreuses mêlées », il suffit de savoir que « l'on s'égorgea pendant plus de dix heures » autour de chaque ferme, de chaque bosquet qui conduit à la colline de Solferino, dans tous les fossés où s'abritaient les combattants épuisés. Des bouches à feu tiraient en tous sens et de partout en répandant la mort.

⁸. Cité par Louis Girard, *Napoléon III, op. cit.*

⁹. *La Bataille de Solferino, op. cit.*

Enfin, la tour fut prise par les Français, réduisant à néant toute velléité de résistance autrichienne à l'intérieur du village. Si bien qu'à la nuit tombée, Napoléon III pouvait établir son quartier général sur les lieux mêmes que François-Joseph avait désertés avec son état-major quelques heures plus tôt.

Si la cause était entendue à Solferino, les troupes de Piémont-Sardaigne continuaient néanmoins d'être prises à partie par les Autrichiens aux alentours de San Martino. « Les projectiles sifflent et tombent plus serrés que les grêlons d'orage, c'est la crise suprême, la guerre dans toute sa rage et son horreur. Et Duquet de raconter pour la postérité le courage des hommes pris sous la mitraille. Et celui des Autrichiens notamment : « La magnifique intrépidité du prince Windisch-Graetz n'aura pas sa récompense, rapportent les annales de la bataille, car bientôt son cheval s'abat criblé de balles, et lui-même s'affaisse frappé de deux autres balles. Ses soldats se précipitent au-travers de cet ouragan de feu pour arracher le corps de leur chef : ils sont alors dispersés par une charge furieuse qui les déloge sans merci de leur poche de résistance. »

Aussi, le matin du 25 juin, tandis que de nombreuses escarmouches continuaient de ralentir l'élan victorieux des Français qui s'était dessiné la veille, des hommes par milliers, souvent mortellement blessés, s'en allaient remplir les hôpitaux civils de toute la région, de Castiglione à Brescia.

Le témoignage de Dunant est accablant : « Je voyais défiler des hommes dont les membres avaient été arrachés par des éclats d'obus, ou brisés par des pièces d'artilleries qui leur étaient passées sur le corps. Mais ce qui était encore plus terrible, c'était que les blessés relevés vivants avaient de moins en moins de chances de guérir en raison des balles, cylindriques ou coniques, utilisées depuis la guerre de Crimée¹⁰, qui leur faisaient éclater les chairs. Des esquilles de toute nature, des fragments d'os, de la terre, des morceaux de plomb, des parcelles de vêtement, d'équipement, de chaussures aggravaient, irritaient les plaies et redoublaient la douleur... »

Alors qu'il cherchait l'empereur, Dunant prenait conscience d'une réalité monstrueuse, insoupçonnée jusque-là : celle d'une guerre décrite comme un fait de gloire, mais aux conséquences humanitaires épouvantables. Encore jamais égalées.

« J'ai tout de suite pensé à Florence Nightingale¹¹, dont je connaissais le dévouement et l'abnégation qu'elle avait déployés à Sébastopol au service des blessés de guerre, dira-t-il afin de racheter cette innocence naïve.

Avant de préciser que sa conscience lui dictait désormais d'apporter à ces malheureux toute l'attention que méritaient ces circonstances exceptionnelles :

« Comme j'étais déjà sur place, il fallait que je trouve le commandement français pour me mettre à sa disposition ! »

Les affaires algériennes allaient attendre.

Dès lors, qu'il admette ou non les raisons qui l'avaient conduit au-devant de sa destinée importe peu. Seul compte le fait que, n'ayant pu rencontrer l'empereur à son quartier général, il remit à son aide de camp les différents papiers et documents qu'il lui destinait. Sans plus en attendre, à cet instant précis, le moindre bénéfice personnel : son attention étant retenue par le spectacle obscène qui s'étalait autour de lui.

Dans ses mémoires, Dunant écrit : « Celui qui parcourt cet immense théâtre des combats y rencontre, à chaque pas, au milieu d'une confusion sans pareille, des désespoirs inexprimables. »

Sorti brutalement du contexte commercial qui l'avait conduit en Italie, le colon velléitaire, l'affairiste aux abois répondait à sa générosité naturelle comme aux temps de sa prime jeunesse. Comme jadis au bagne de Toulon, un cri de honte et de révolte avait jailli de son cœur.

Sous ses yeux, les blessés qui étaient encore vivants mais intransportables, succombaient au milieu de cet immense cimetière qu'était devenue la plaine de Solferino. Et parmi ces

¹⁰. 1854 - 1856.

¹¹. Née en 1819 à Naples de parents anglais, elle accompagna les volontaires des services sanitaires sur les champs de bataille de la guerre de Crimée, dès 1854. En 1860, elle fonda la première école d'infirmières de Londres.

malheureux soldats se trouvaient plus de mille cinq cents officiers, généraux et maréchaux des deux camps, pêle-mêle devant la mort.

C'est alors que l'on vit apparaître, un peu partout, les pillards et les détrousseurs de cadavres qui suivent les armées en campagne.

« En plusieurs endroits, les voleurs ne respectaient même pas les malheureux blessés encore vivants ! »

Ce voyage en Italie, cette année-là, n'était autre qu'une rencontre annoncée : celle d'un homme avec l'Histoire. Parce que le bon chrétien qui s'était façonné dans la piété depuis son plus jeune âge était pris désormais dans un engrenage fatal. Il lui était impossible de reculer. Happé par le devoir de charité, il ne pouvait pas rester inactif devant une telle débauche de souffrances.

D'autant plus que ses descriptions n'étaient pas l'œuvre d'un poète romantique, mais une description réelle et sans fard de la guerre. Car il avait décidé de jeter sur les fastes de la victoire une marque indélébile : un sceau d'infamie.

Dans les mois qui suivirent Solferino, il ne fut pas le seul à rendre compte en effet de cette réalité. D'autres que lui dénonceront la violence de cet engagement dont les blessés furent les victimes expiatoires, mais ils s'en tinrent à ce constat d'échec : la guerre est une fatalité et les souffrances qui l'accompagnent leur corollaire inéluctable. Or ces témoignages restaient des mots, de la littérature sans suite et sans effet, tandis que la prose d'Henry Dunant relevait de l'action. « Nos convois envoyés au relèvement des hommes tombés sous la mitraille, nos voitures d'artillerie parties à la recherche des munitions abandonnées, rentraient des avant-postes à une allure désordonnée, raconte par exemple le marquis de La Tour du Pin. Des cris confus et horribles s'élevaient de ce torrent humain : c'étaient ceux des blessés qui versaient dans les fossés ou roulaient sur la route ; ceux des conducteurs qui se précipitaient affolés par leurs propres imprécations : ' Sauve qui peut !'¹² » Mais ses souvenirs, néanmoins incrustés dans sa chair, n'auront aucune conséquence sur l'opinion parce qu'ils ne seront pas portés jusqu'à l'épuisement dans les cours d'Europe, dans les cabinets des ministres de la Guerre...

Les premières estimations des pertes furent avancées par la presse tout de suite après la fin des combats. De source autrichienne, l'armée de François-Joseph admettait avoir perdu quelque deux mille hommes, tandis qu'elle appréciait à plus de dix mille le nombre de ses blessés. Ce fut le correspondant du *Journal de Genève* à Paris qui rendit cette information publique le 7 juillet. Mais très vite, il fallut admettre une vérité plus cruelle et pour ainsi dire doubler le chiffre des blessés et des morts, sans compter les disparus. Les alliés, pour leur part, portèrent à la connaissance de l'opinion une comptabilité macabre qui donne encore le vertige : près de deux mille cinq cents morts inhumés sur place, deux mille sept cents disparus... et douze mille blessés que d'interminables processions conduisaient dans les hôpitaux de toute la région, très vite surchargés. Le lendemain, le correspondant de la *Revue de Genève* écrivait quant à lui ce commentaire recueilli à Brescia le 3 juillet : « Nous avons eu ici jusqu'à treize mille blessés et trois mille six cents prisonniers. [...] Chaque église, et même le dôme, est transformée en hôpital. Nous avons en tout trente-trois hôpitaux, sans compter les maisons particulières. »

Jamais on n'avait vu cela de mémoire d'homme.

Napoléon III, qui s'apprêtait à faire taire le canon à la suite de ce carnage inhumain, s'adressait alors à ses soldats pour les remercier : « Les lourdes pertes de l'armée me prouvent avec quel sens remarquable du sacrifice mes braves troupes ont combattu à chaque instant. Je le reconnais avec gratitude. »¹³

Le 11 juillet 1859, les empereurs de France et d'Autriche se rencontraient pour une entrevue personnelle qui devait aboutir à l'armistice de Villafranca. Cette paix, qui interrompait le

¹². *Feuillets de la vie militaire sous le Second empire* [...], *op. cit.*

¹³. Carl von Lang, *Ursachen der Misserfolge der österreichischen Armee in der Feldzügen 1859 und 1866*, Wien, 1912. Cité par Félix Christ, « La Défaite de Solferino. Causes de la guerre d'Italie et de la débâcle du 24 juin à la lecture des sources de langue allemande principalement », in *Aux sources de la Croix-Rouge*, *op. cit.*

processus d'unification prévu par Cavour, figeait pour quelques années encore l'unité de l'Italie, qui allait être appelée à conforter ses frontières une première fois en 1866, puis en 1870. Pour l'heure, la France renonçait à libérer la Vénétie, tandis que l'Autriche-Hongrie reconnaissait la perte de la Lombardie et la fin de son occupation militaire.

« J'ai arrêté la guerre parce que j'ai peur des sacrifices de sang qu'elle me coûterait encore », expliquait Napoléon III au lendemain du défilé de la victoire, le 14 août à Paris. L'armée d'Italie marcha dans ses uniformes en loques, drapeaux noircis en tête, avec, dans ses rangs décimés, les places laissées vides par les hommes tombés au combat.

Parmi ses héros que la foule applaudissait, le capitaine de La Tour du Pin devait avoir devant les yeux les funestes images dont il avait été le témoin : celles de ce champ de blé, notamment, qu'on lui avait donné l'ordre de fouiller avec son peloton... « Plus de cent blessés autrichiens s'y étaient dérobés au carnage et gisaient perdus dans la paille. Consumés par la fièvre, dévorés par la soif, ils ne pouvaient plus appeler, mais tournaient vers nous leurs yeux suppliants pour n'être pas abandonnés à une mort horrible. »¹⁴ C'est en vain que le médecin qui l'accompagnait s'en était ému : la gangrène était trop avancée pour les sauver de la mort. « Il était trop tard pour enlever ces malheureux sans ajouter à leurs souffrances », avait-il conclu. Alors, le capitaine et ses hommes les avaient abandonnés à leur sort, et lorsqu'ils défilèrent devant l'empereur, place Vendôme, il est probable qu'ils ont été poursuivis par les fantômes des blessés qu'ils ont laissés derrière eux !

En souvenir de cette bataille, fut inauguré, en ce mois d'août radieux, un pont sur la Seine en face des Tuileries qui prit le nom de « Solferino », à jamais rendu célèbre par la mort anonyme des soldats qu'une dizaine d'années plus tard on sortirait des charniers par milliers, les os blanchis par le temps, ou par la peur et l'angoisse qui les avaient étreints au moment de s'en remettre à Dieu.

Mais ce que l'Histoire en retiendra, c'est qu'en 1864, après cinq ans d'une autre bataille, humanitaire et diplomatique, naîtra de la persévérance d'un homme généreux ce que l'on appelle désormais les Conventions de Genève...

¹⁴. *Feuillets de la vie militaire sous le Second empire [...], op. cit.*